

L'ÉGLISE DE BLAISON (1)

I. — CONSTRUCTION PRIMITIVE

« L'Église de Blaison a été bâtie en 1020, par Phili des Godènes, et voûtée cent ans plus tard par Jeu-Bouilli. Elle a été faite avec des tuffeaux de Raindron et de Coutures qu'on transportait à dos d'animaux dans des bâts, parce qu'il n'y avait point de routes dans ce temps-là. »

Ainsi me parlait, au printemps dernier, l'un des plus anciens de la paroisse né en 1838 et qui tenait ces détails de la bouche de ceux qui étaient les anciens à l'époque de sa jeunesse. Cette tradition se transmettait ainsi de génération en génération depuis des siècles.

La construction de l'église fut décidée et ordonnée en 1020 par le comte d'Anjou, Foulques Nerra, surnommé aussi le Bâisseur, en même temps que la construction du premier château fort de Blaison.

Combien de temps mit-on à la construire ? Assurément plusieurs années, et nous sommes au neuvième centenaire de sa construction en cette fin d'année 1921. Les tuffeaux extérieurs du transept nord ont pris, sous l'action de ces neuf siècles de jolies teintes, roses, rouges et or, témoins authentique de leur ancienneté.

L'église a été bâtie en l'honneur de saint Aubin, évêque d'Angers, qui en est toujours resté le titulaire, le patron suivant votre langage habituel.

Suivant un usage qui avait alors bien peu d'exceptions, elle fut orientée, c'est-à-dire que son chevet fut tourné vers l'Orient, pays où vécut Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cependant son orientation n'est pas parfaite, car le soleil est perpendiculaire à l'axe de l'église quand il est dix heures, ce qui prouve que la direction de l'édifice est légèrement inclinée du sud-ouest au nord-est.

Notre église forme actuellement une croix latine parfaite de trente-six mètres sur dix mètres vingt-cinq en longueur et dans les chapelles vingt-quatre mètres trente sur sept mètres cinquante.

Quelle était sa forme primitive ? Elle se terminait du côté du Levant, sur le chemin allant de La Perchardière à Saint-Sauveur par une abside de forme ronde, assez basse, ornée de cinq petites fenêtres et depuis longtemps en ruines quand elle fut démolie vers 1855.

Cette abside qui semble avoir le chœur primitif de l'église communiquait autrefois avec le chœur actuel par deux portes dont l'encadrement ogival se voit encore derrière les stalles. On voit aussi sur le pignon du chœur, les points d'appui de sa couverture creusés dans les tuffeaux.

Des traces semblables, le long du mur de la nef au Midi, indiquent qu'il y avait aussi une galerie comme celle qui subsiste au nord et qui aboutissait à la petite porte du transept.

Au Midi, un étroit passage élargi ces dernières années seulement, séparait le transept et la sacristie du jardin de La Fauconnerie (cure actuelle) et de la maison canoniale, occupée aujourd'hui par M. le Percepteur. Le cimetière, suivant l'usage général alors, entourait le reste. Au témoignage de M. l'abbé Pierre Choleau, le coin compris derrière la sacristie, entre l'abside, le chemin et la maison, était réservé à ceux qui ne recevaient pas la sépulture ecclésiastique.

Le sol du cimetière était notablement plus élevé que le dallage de l'église. Les enfants de nos jours ne pourraient plus « gribouiller » leurs dessins aussi haut que leurs prédécesseurs, ni écrire leur nom à la hauteur où René Burgevin grava le sien en 1635.

On a enlevé beaucoup de terres pour faire la place actuelle ; et les ossements se trouvent maintenant — beaucoup trop facilement — à fleur de terre. Il fallait donc descendre du cimetière dans l'église. Il suffit de regarder la petite porte du transept, et celle de la sacristie pour se rendre compte qu'elles ont été notablement abaissées. Et comme on n'avait pas pris la précaution de séparer le mur de la terre du cimetière, l'humidité du sol a pénétré les tuffeaux et est la cause de cette mousse visqueuse et verdâtre qui dépare le bas du mur et le pied des colonnes du côté Midi à

l'intérieur de l'église. Les tuffeaux extérieurs étaient tellement rongés qu'il a fallu les remplacer complètement en 1855.

II. — RESTAURATION AU XIV^e SIÈCLE

« Les Anglais vinrent à Blaison... gâtèrent l'église et la pillèrent. Il arriva plusieurs maux à ceux qui pillèrent ladite église. » (*Antiquités d'Anjou*, par Jean Huret.)

Les Anglais ayant brûlé le château en 1323, ce fut sans doute à la même époque, avant l'ouverture officielle de la guerre de Cent ans qu'ils « gâtèrent » l'église.

Après cet événement, il fallut la remettre en état. D'après Célestin Port, la partie supérieure du clocher fut refaite au XIV^e siècle avec son ornementation ogivale.

Les murs de la nef, construits en grande partie en tuffeaux, se terminent cependant par une construction en pierre à bâtir ordinaire, percée d'étroites ouvertures. Si on parcourt les combles de l'église, on constate que ce sont de vraies meurtrières, larges à l'intérieur, étroites à l'extérieur, reliées entre elles par un passage sur toute la longueur du mur en tuffeaux de la nef, entre le mur surajouté et un autre mur qui supporte la charpente. Primitivement, la nef était plus large que le chœur actuel. Aujourd'hui la charpente repose sur un mur qui se continue sur toute la longueur de l'édifice. Ce mur est pour le chœur le mur même de l'église ; puis il repose sur le grand arc du transept et tout le long de la nef sur les arcs, qui dans chaque travée encadrent les fenêtres. Ces arcs ont été accolés le long du mur primitif et reposent sur d'autres murs transversaux accolés aussi le long du même mur, qu'ils relient aux colonnes. Ce mur intérieur tout entier dans l'alignement du mur du chœur sert de point d'appui à une très remarquable charpente en forme de carène de navire renversée. Ses arcs sont reliés par des tirants sculptés ; plusieurs des poutres qui la soutiennent sont ornées de moulures, ce qui porte à croire que cette boiserie devait d'abord être visible de l'intérieur de l'église et que le projet comportait une voûte en bois tant pour la nef que pour le transept. Des voûtes en tuffeaux ont pris la place de cette voûte en bois projetée. Elles comprennent sept coupes : trois pour le transept, une pour le chœur, trois dont une plus petite pour la nef, appuyée chacune sur les arcs doubleaux qui portent eux-mêmes un petit mur de refend, sur les arcs et les murs de l'église et sur les faisceaux de colonnes de la nef.

Les chapiteaux de toutes ces colonnes sont ornés de feuillages variés. Les murs qui supportent les arcs et relient les colonnes au mur extérieur sont couronnés de personnages grotesques, et le sommet de certains arcs porte une tête sculptée, portrait sans doute de quelque personnage contemporain, bienfaiteur de l'église.

Telle fut l'œuvre — non pas cent mais trois cent cinquante ans après la construction — de ce second maître ouvrier, dont on prétend voir la signature dans le coq qui se détache à la base d'une des nervures, au-dessus des colonnes en face la chaire.

On trouve bien, dans certaines vieilles églises, un coq comme emblème de la vigilance chrétienne. Mais le nôtre a les pattes cachées par un objet dans lequel on prétend reconnaître un pot et la tradition veut y voir la signature imagée de l'architecte. Les uns l'appellent Coquempot ; les autres Jeau-Bouilli. Il y a m'a-t-on dit des familles Cocampeau en Artois. Mais on lit sur un tuffeau extérieur du pignon du transept nord, en belles lettres gothiques du XIV^e siècle le nom de Jobaut. C'est là sans doute une signature plus authentique et je ne serais pas surpris que de Jobaut on ait fait Jobouille et Jobouilli.

Les murs du chœur ont été visiblement refaits ; on voit la liaison des deux travaux ; et les deux fenêtres latérales sont d'un style postérieur aux autres.

Il serait intéressant de découvrir l'histoire de toutes les fenêtres ouvertes puis murées. Dans la nef, les trois fenêtres latérales ont été condamnées sauf le haut d'une. Fut-ce une mesure de précaution à l'époque des guerres ? Dans le transept, quatre belles arcades décorent l'intérieur. Deux de ces fenêtres n'existent sans doute jamais à cause du clocher et de la sacristie. Celle du côté de Gohier fut murée, celle au-dessus de la petite porte ne correspond ni en situation ni en largeur à celle dont on voit la trace au dehors. Quand se firent ces transformations ? Et pourquoi ?

En 1751, la foudre tomba sur le clocher et abîma l'angle sud-ouest de la tour. En réparant le dommage, on ne reproduisit ni les ogives détruites ni le couronnement du mur qui est d'un autre style.

III. — RESTAURATION AU XIX^e SIÈCLE

L'humidité et les pluies venant de l'Ouest avaient tellement rongé la façade principale qu'une restauration fut jugée indispensable. Les projets aboutirent en 1854 et furent exécutés sous la direction et les plans de M. l'architecte Ernest Dainville. On remplaça tous les tuffeaux détruits par l'humidité dans le bas du mur au Midi, et on refit complètement la façade, avec cependant quelques modifications. Une large fenêtre ogivale fut remplacée par sept arcades romanes, dont les trois au milieu sont occupées par des verrières ; trois autres arcades, placées plus haut rompent la monotonie du mur.

C'est à cette époque que fut démolie la ruine de l'ancienne abside dont j'ai parlé plus haut. A cette époque aussi, le groupe de l'Assomption remplaça le vitrail du milieu au fond du chœur, au grand regret des puristes en architecture.

Ces dernières années, grâce aux démarches de la municipalité de Blaison, l'église a été classée comme monument historique.

Je m'arrête faute de place. Mais j'espère bien continuer à vous parler de notre église dans le prochain *Almanach paroissial*.

Donc, la suite à l'année prochaine.

L. POIRIER.

Blaison, 15 novembre 1921.